

Sophie Selliez

**Comme
des fleurs sauvage**

Extrait

Editions Glyphe

Sans faire de bruit

— Bonjour mademoiselle ! Vous n’auriez pas une petite pièce pour que je m’achète à manger, s’il vous plaît ?

Aurore ricochait dans ses pensées lorsqu’un homme dépenaillé l’aborda, au milieu de la rue commerçante où elle terminait ses emplettes.

— Désolée monsieur, je n’ai pas du tout de monnaie, lui répondit-elle machinalement, un sourire gêné sur les lèvres, les bras sciés par des sacs pleins à craquer de vêtements neufs.

Hypocrisie banale dans cette société de consommation. On dépensait des fortunes en futilités mais on rechignait à donner un euro à un sans-abri. Aurore chassa cette pensée embarrassante et reprit son chemin en direction du parking où elle était stationnée, cinq cents mètres plus loin.

Cette virée en solitaire lui avait fait un bien fou ! Elle était amusée qu’on l’appelle encore *mademoiselle* à tous les coins de rue : elle était en réalité passée de l’autre côté de la barrière, rangée dans la case des femmes mariées. Gabriel, son premier amour, du moins, le premier qui fût sérieux et avec qui elle vivait depuis dix ans, lui avait passé la bague au doigt. Aurore se disait que paraître un peu plus jeune que son âge avait l’avantage de toujours attirer les sympathies. Elle prenait un malin plaisir à brandir sa carte d’identité aux gens qui doutaient de son âge, quand elle achetait de l’alcool par exemple, alors qu’elle avait vingt-neuf ans, laissant derrière elle des interlocuteurs gênés par leur indiscretion. Trop honnête, jamais elle n’osait toutefois profiter de cette zone de flou pour bénéficier des tarifs étudiants au cinéma ou chez le coiffeur. Elle acceptait cet entre-deux bâtard, cette

fin de vingtaine où l'on n'est plus assez jeune pour avoir droit aux avantages, mais pas encore assez vieux pour faire valoir sa maturité.

Elle avait pris quelques heures de congé pour se balader seule, se vider la tête, ce qui était devenu rarissime depuis qu'elle avait décroché son emploi, trois ans plus tôt, alors que Gabriel et elle s'engageaient par la même occasion dans l'achat et la rénovation d'une maison. Ils avaient tracé leur route, portés par l'entrain des projets de couple, happés aussi par une routine confortable. Depuis plusieurs mois toutefois, ils essayaient des essais bébé infructueux. Un grain de sable s'était coincé dans les rouages. Le moral d'Aurore, déjà fluctuant par nature, commençait à en pâtir. Leur vie avait pris désormais des allures de vaste échange logistique : leurs principales conversations tournaient depuis des semaines autour du prix des plaques de plâtre et des jours d'ovulation.

Il faisait doux, avril avait décidé d'être clément. Aurore savourait les premiers rayons du soleil, alors qu'au même moment, ses collègues des services administratifs de l'Éducation Nationale assistaient à une réunion des plus ennuyeuses dans le lycée où elle travaillait en tant que secrétaire.

À quelques mètres de son véhicule, elle sentit qu'un regard se posait sur elle. C'est un peu fou cette sensation d'être dévisagé, quand on y pense. Un regard ne fait pas de bruit, ne brasse pas de vent, pourtant nous sommes nombreux à percevoir quand l'un d'eux se pose sur nos épaules. Comme si chaque centimètre carré de peau balayé par des yeux étrangers frissonnait sous l'effleurement invisible. Aurore tourna la tête au ralenti. Elle se retrouva alors nez à nez avec celui qu'elle n'avait, évidemment, pas oublié.